

Sous la direction de
Makhily Gassama

L'Afrique répond à Sarkozy

Contre le discours de Dakar

Philippe Rey

Le texte du discours du président Nicolas Sarkozy à l'université Cheikh Anta Diop de Dakar, le 26 juillet 2007, est consultable, à l'heure où ce livre est imprimé, sur le site de la présidence de la République à l'adresse suivante : www.elysee.fr

Il faut toutefois préciser que ce discours a fait l'objet de plusieurs retouches. Par exemple, la phrase « Ce sont des Africains qui ont vendu aux négriers d'autres Africains », qui a fait couler beaucoup d'encre, figurait bien dans la version écrite distribuée à la presse par les services de communication de la présidence de la République, même si Nicolas Sarkozy ne l'a pas prononcée oralement. Ce texte primordial, que le quotidien sénégalais *Le Soleil* a intégralement reproduit dans son numéro du 27 juillet 2007, est consultable sur le site : afrikara.com

Cet ouvrage a paru, dans sa première édition, en février 2008.

© 2008, Éditions Philippe Rey
15, rue de la Banque - 75002 Paris

www.philippe-rey.fr

*À Cheikh Anta Diop
Frantz Fanon
Mongo Beti
Amadou Hampâté Bâ
Joseph Ki-Zerbo*

*Écoutez le monde blanc
horriblement las de son effort immense
ses articulations rebelles craquer sous les étoiles dures
ses raideurs d'acier bleu transperçant la chair mystique
écoute ses victoires proditoires trompeter ses défaites
écoute aux alibis grandioses son piètre trébuchement*

Pitié pour nos vainqueurs omniscients et naïfs !

Aimé Césaire,
Cahier d'un retour au pays natal

AVANT-PROPOS

par Makhily Gassama

L'idée de consacrer un important ouvrage collectif au discours que le tout nouveau président de la République française a prononcé à Dakar le 26 juillet 2007, dans un amphithéâtre de l'université Cheikh Anta Diop, a germé comme spontanément dans mon esprit alors que j'écoutais le tribun de la nouvelle droite française, la droite dite « décomplexée ».

Il a fallu passer par plusieurs étapes pour créer et mettre en place le projet car les contributeurs ne devaient être que des intellectuels soucieux du devenir du continent africain, des patriotes sincères qui savent que dans la vie d'une nation, d'une communauté humaine, aucun danger n'est à écarter, que tout s'inscrit dans l'ordre du possible pour le meilleur et pour le pire. Ils savent qu'en ces temps modernes, chaque détour de l'Histoire a réservé des surprises, des surprises

injustes et atroces à l'Afrique, même si ses enfants ont été des agents qui ont su se distinguer dans le rétablissement de l'ordre, un ordre juste, digne de l'humanité, comme au cours des deux grandes guerres du siècle dernier, « siècle lâche et débraillé », pour parler comme Aimé Césaire.

J'ai donc passé plus d'un mois à consulter des amis sur la faisabilité du projet. Quand il s'agit de tenter de protéger la dignité de tout un continent, il n'y a pas d'empressement possible : toute agitation est alors vaine et ridicule, voire nuisible à l'action. Nous avons donc pris du temps à réagir aux propos du chef de l'État français, à son *important* discours qui, assurément, sera versé dans les archives de la décolonisation ; notre modeste ambition est de faire accompagner ce *précieux* document, le discours de Dakar, dans son voyage dans le temps et dans l'espace, par l'ouvrage collectif que voici.

Ce n'est pas un volume comportant une collection de communications sur un thème générique précis et des sous-thèmes académiquement élaborés. Il ne s'agit pas des actes d'un colloque. Je n'ai rien imposé aux auteurs qui ont tous de fortes personnalités ; je me suis contenté de les inviter à réagir au discours du président de la République française, persuadé qu'il y aurait des rencontres, donc des répétitions dans le choix des thèmes, mais persuadé également que ces thèmes ne seraient jamais abordés de la même façon. Car même s'il y a similitude dans la pensée, les moules varient considérablement d'un auteur à l'autre. Nous avons pris le parti de reproduire chaque texte dans son intégralité, quitte à retrouver parfois, d'une contribution à l'autre, les mêmes citations du discours de Dakar, ou les mêmes arguments pour le réfuter.

Le meilleur exemple réside dans la citation de cette phrase étonnante par de nombreux auteurs : « Ce sont des Africains qui ont vendu aux négriers d'autres Africains »,

une phrase contenue dans la toute première version officielle du discours, publiée par le quotidien national du Sénégal, *Le Soleil*, dans sa livraison du 27 juillet 2007 et qui a disparu, comme par enchantement, de la version lue par le Président et de celle publiée sur le site de l'Élysée ; elle a suscité beaucoup de commentaires, différents les uns des autres, révélateurs de la puissante subjectivité des auteurs.

Pourquoi, spontanément, sans condition, ces intellectuels, surchargés de travail, ont-ils accepté de répondre à mon appel ? C'est qu'ils savent qu'il y a là un enjeu qui ne souffre pas d'équivoque : ce discours de quelques pages mérite bien que des volumes entiers lui soient consacrés, et cela pour de multiples raisons.

Certes nous ne sommes pas innocents dans les souffrances intolérables que continuent d'endurer nos populations : guerres fratricides, violences génocidaires, dictatures, corruptions, gaspillage et pillage de nos ressources, malgouvernance, persistance du pacte colonial, etc. Nous ne sommes pas innocents dans les désastres causés par la Françafrique, même si ces maux sont souvent suscités, provoqués et entretenus par des forces extérieures, par des individus et des groupes d'intérêts étrangers, prêts à tous les crimes pour consolider, élargir et sauver les privilèges – que nos gouvernants leur ont sciemment accordés – au détriment du développement de nos pays.

Cependant, il est difficile de laisser passer des accusations, des propos d'une violence inattendue, adressés non aux tyrans d'Afrique, à ceux qui ont réduit l'Afrique à la mendicité, mais à l'« homme africain », à l'« homme noir », à la race. Nous acceptons et exigeons des critiques justes et lucides pour éclairer notre voie, pour nous construire, mais nous combattons sans appel ceux qui se trompent volontairement

7

de cibles pour créer la confusion. Car c'est bien cette confusion que nous dénonçons et condamnons.

Ce qui fait frissonner d'horreur en écoutant le chef de l'État français à la sortie du ^{xx}e siècle, siècle de toutes les violences et des graves atteintes aux droits de l'homme, c'est que les propos incriminés ne viennent ni d'un historien ou d'un intellectuel obscur ni d'un citoyen lambda – nous n'aurions certainement pas réagi –, mais du chef de l'État d'un pays respecté pour ses valeurs intellectuelles et morales – qu'importe si ses enfants ne s'en souviennent plus ! Cependant, nous savons que ce pays, malgré sa réputation, n'est pas pour rien dans les souffrances actuelles des peuples d'Afrique dont certains étaient sous sa domination impériale durant des siècles.

Il me reste à remercier les auteurs de cet ouvrage, à m'incliner devant leur humilité – signe distinctif des grands hommes –, leurs compétences, leur dévouement à l'Afrique, leur détermination, où qu'ils soient dans le monde, à relever les nombreux défis qui assaillent notre continent. Je les remercie d'avoir compris que l'action individuelle est certes importante, nécessaire, surtout dans le domaine qui est le leur, mais que l'action collective est déterminante dans certaines circonstances.

Je les remercie d'avoir accepté avec joie, à l'unanimité, ma proposition d'attribuer l'intégralité des droits d'auteur du présent ouvrage à la bibliothèque de l'université Cheikh Anta Diop de Dakar.

Paix à vous, chers lecteurs et chères lectrices ! Paix à vos foyers ! Paix à nos pays !

LE PIÈGE INFERNAL

Makhily Gassama

TABLE

Avant-propos.....	9
<i>Makhily Gassama</i>	
Le Piège infernal.....	13
<i>Makhily Gassama</i>	
Duplicité et trafic de l'histoire	59
<i>Zohra Bouchentouf-Siagh</i>	
Méconnaissance ou provocation délibérée ?	87
<i>Demba Moussa Dembélé</i>	
L'ignorance n'excuse pas tout	123
<i>Mamoussé Diagne</i>	
La faute à Hegel... ..	143
<i>Souleymane Bachir Diagne</i>	
Françafrique : le roi est nul... ..	151
<i>Boubacar Boris Diop</i>	

Éclairages sur un patchwork	165
<i>Babacar Diop Buuba</i>	
Un nouvel impair de Thabo Mbeki	183
<i>Dialo Diop</i>	
Valse à temps variable de Sarkozy à Dakar	201
<i>Koulsy Lamko</i>	
L'insoutenable légèreté d'un « ami franc et sincère » de l'Afrique	225
<i>Gourmo Abdoul Lô</i>	
Des propos sidérants sur l'Afrique	259
<i>Louise-Marie Maes Diop</i>	
Résonances outre-atlantiques	281
<i>Kettly Mars</i>	
<i>Je suis venu vous dire...</i> Anatomie d'un discours néocolonial en langue de caoutchouc.....	297
<i>Mwatha Musanji Ngalasso</i>	
Lettre au benjamin	341
<i>Patrice Nganang</i>	
L'homme noir culpabilisé	357
<i>Djibril Tamsir Niane</i>	
Africanismes eurocentristes : source majeure des maux en Afrique.....	383
<i>Théophile Obenga</i>	

Le silence français.....	411
<i>Raharimanana</i>	
Entre ruse et archaïsme.....	427
<i>Bamba Sakho</i>	
Les archipels des faux-semblants	445
<i>E. H. Ibrahima Sall</i>	
Violence symbolique d'un discours crépusculaire.....	471
<i>Mahamadou Siribié</i>	
Consternation	499
<i>Adama Sow Diéye</i>	
La vision de l'Afrique chez les présidents de la Cinquième République française	509
<i>Odile Tobner</i>	
Francophonie : l'alibi et le doute	525
<i>Lye M. Yoka</i>	

Zohra Bouchentouf-Siagh a suivi une formation en lettres modernes françaises à l'École normale supérieure et en linguistique à l'Institut de phonétique et de linguistique d'Alger et à l'université René Descartes, Paris V-Sorbonne.

Thèses en dialectologie et en sociolinguistique maghrébines : *Les Parlers arabes de l'Ouest algérien. Approche phonologique* (Alger, 1976) ; *Les Usages linguistiques dans la langue du théâtre amateur* (Paris, 1984) ; *Paroles maghrébines* (Alger, 2004).

Enseignement, encadrement et recherche à l'Institut de langues étrangères d'Alger puis à l'Institut für Romanistik de l'Université de Vienne.

Devant le discours de M. Nicolas Sarkozy, président de la République, prononcé le 26 juillet 2007 à l'université Cheikh Anta Diop de Dakar², le lecteur africain, même habitué aux textes d'idéologues et de chantres de la colonisation des siècles derniers, reste, il faut l'avouer, quelque peu abasourdi par le fond et la forme du propos ! Style ampoulé sachant mal l'indigence de la pensée, citations à l'emporte-pièce sans références d'auteurs, stupéfiante méconnaissance de l'histoire des peuples et des cultures du continent africain mais surtout, incroyable suffisance de celui-qui-sait-tout et vient donner des leçons ! Première lecture et premières rages passées, on essaie d'y voir plus clair, et l'on se demande comment et pourquoi un homme politique français peut se permettre en 2007, sur le sol d'Afrique, de tenir en public de tels propos. Et, surtout, quel système de pensée, quelle idéologie nourrit son attitude à l'égard de territoires anciennement exploités par son pays, la France ? Me limitant aux outils de l'analyse de texte, que j'explicite très rapidement à l'intention des jeunes lecteurs et/ou des non-initiés, j'essaie ici de montrer la *duplicité* historique et idéologique d'un tel discours.

Notions de narratologie

Les spécialistes de la narratologie ont coutume de distinguer à partir d'un certain nombre de caractéristiques

formelles et linguistiques, entre deux types de textes : le récit en vain dans ce discours, excepté la figure de l'emphase utilisée par l'orateur, à satiété) mais également de partis pris idéologiques. Il n'est guère possible de rendre compte de tous les aspects de cette allocution bavarde, creuse, indigeste et à la limite de l'insulte, de la part d'un homme occupant la plus haute fonction dans son pays! Il s'agit de mettre en évidence, à travers l'analyse de la construction formelle de cette harangue et à partir de quelques extraits, l'idéologie qui la sous-tend.

1. Le récit raconte, ou narre, des faits qui se sont déroulés dans le temps (ou qui vont s'y dérouler) au moyen d'un emploi particulier des modes, des temps et des pronoms personnels (il/on, formes impersonnelles, etc.). C'est ainsi que l'on est amené à distinguer dans le récit entre les faits narrés et la manière dont ils sont narrés, d'une part ; d'autre part, ce récit des faits s'organise à partir d'un ou de plusieurs points de vue. On en définit en général au moins trois : soit le narrateur est omniscient, sait tout, même ce qui se passe à l'intérieur des personnes (ou des personnages lorsqu'il s'agit d'une œuvre de fiction) ; soit le point de vue externe où le champ de vision est réduit car celui qui raconte ne dit que ce qu'il voit, donnant ainsi une impression d'objectivité, d'absence de sentiment ou de prise de position ; soit le point de vue interne, strictement partiel et partiel de celui qui raconte lequel est partie prenante de l'histoire ou des faits narrés.

2. Le discours est défini comme la prise de parole (écrite ou orale) d'une personne qui expose ses idées, ses commentaires ou ses analyses et les prend en charge (cela est discernable à travers la plus ou moins grande modalisation, c'est-à-dire la présence de marques de jugement et d'appréciation, par exemple). Les marques linguistiques du discours sont, entre autres, l'emploi du style direct, du présent, des pronoms personnels *je/nous* et *tu/vous*, etc.

Ce rappel pour dire que n'importe quel lycéen de troisième ou de seconde, à Dakar ou ailleurs, est capable de « décoder » l'allocution de M. Nicolas Sarkozy, car il sait qu'il y a un rapport très étroit entre ce qu'on dit et la manière de le dire. Ainsi, les choix narratifs témoignent-ils non seulement de choix esthétiques (il faudrait d'ailleurs les chercher

Double instance du discours et duplicité idéologique

Devant le mot « allocution » (ou discours), on aurait pu s'attendre à ne rencontrer que les marques du discours, citées plus haut, c'est-à-dire les marques d'une parole personnelle et pleinement assumée par M. Nicolas Sarkozy. Apparemment, il n'en est rien et, à la lecture, on est d'abord frappé par la double énonciation qui caractérise ce texte, par sa *double instance*. Tantôt « ça parle » avec des : *il y a/ils/elle/cela*, de loin et de l'extérieur comme si l'énonciateur, M. Nicolas Sarkozy, rapportait à son jeune auditoire des histoires anciennes, tristes certes, mais passées et définitivement enterrées. Tantôt, c'est une première personne pleine de fougue qui s'adresse à cet auditoire. C'est un « je » = « moi, Nicolas Sarkozy, président de la France » = « je, moi, la France » qui s'adresse à l'« élite de la jeunesse africaine ».

Extrait de l'allocution :

« Je suis venu *vous* parler avec franchise [...]. Je ne suis pas venu nier ni les fautes ni les crimes car *il y a eu* des fautes et *il y a eu* des crimes. *Il y a eu* la traite négrière, *il y a eu*

l'esclavage, les hommes, les femmes, les enfants achetés et vendus comme des marchandises. Et ce crime ne fut pas seulement un crime contre les Africains, *ce fut* un crime contre l'homme, *ce fut* un crime contre l'humanité tout entière. [...] *Ils* ont voulu convertir l'homme africain, *ils* ont voulu le façonner à leur image, *ils* ont cru qu'ils avaient tous les droits [...]³. »

Noter d'abord, les pudiques et très peu explicites *il y a eu, ils, ce fut*, dans ce passage et dans d'autres passages du texte, ainsi que les verbes vouloir et croire dans : *ils ont voulu, ils ont cru*⁴, qui transforment le factuel (« convertir » et « façonner », c'est-à-dire les dévastations culturelles et matérielles exécutées au nom de la « mission civilisatrice ») en timides amorces psychiques ; tout est dilué dans un brouet mêlant euphémisme et imprécision et l'on ne sait plus très bien qui a fait quoi, où et quand, et surtout où se situent exactement les responsabilités historiques, car responsabilités historiques il y a, n'en déplaise à M. Nicolas Sarkozy qui devrait savoir qu'on ne peut, même par décret, intimer l'ordre de bâillonner les mémoires et les consciences, en France comme ailleurs ! Revenons ensuite à la double instance du discours évoquée plus haut. Elle est révélatrice de la *duplicité* de ce discours et a une fonction idéologique très précise : d'une part, elle permet de camoufler la pensée de l'auteur, faite de dénégation et de refus de prise en charge, par rapport aux faits rapportés – c'est-à-dire les siècles d'esclavagisme, d'exploitation coloniale et néocoloniale de l'Europe, dont la France – en données historiques neutres, objectives et impartiales, en un mot, « blanchies »⁵, que l'on se contente de rappeler. D'autre part, c'est sur les fondements de cette même histoire mythologique, très coloniale et poussiéreuse et dont M. Nicolas Sarkozy n'a retenu que

les « hauts faits de civilisation », qu'il va brosser à son auditoire le tableau présentement assombri du continent africain, en appeler même à une « renaissance » et esquisser sous ses yeux l'avenir radieux qui l'attend, s'il prenait la peine de l'entendre et de suivre ses conseils, lui, M. Nicolas Sarkozy-le-président-de-la-France !

Phraséologie sarkozienne

La phraséologie de M. Nicolas Sarkozy repose sur une « mythologie » trompeuse et qui trompe à dessein. Ce type de phraséologie est connu et a été notamment discuté et analysé en Allemagne, en pleine montée du nazisme et après sa défaite, par les théoriciens de l'École de Francfort⁶. En France, c'est Roland Barthes qui a mis en place les outils d'analyse de ce type de discours. Dans un texte devenu classique : « Le mythe aujourd'hui⁷ », il définissait le mythe⁸ comme un « mode de signification », une « parole [...] définie par son intention beaucoup plus que par sa lettre [...] et [où] l'intention y est en quelque sorte figée, purifiée, éternisée, *absentée* par la lettre ». D'où une caractéristique essentielle de cette parole mythique : l'*inflation* et la *substantivation* :

« L'inflation morale ne porte [...] ni sur des objets ni sur des actes, mais toujours sur des idées, des "notions", dont l'assemblage obéit moins à un usage de communication qu'à la nécessité d'un code figé. La codification du langage officiel et sa substantivation vont ainsi de pair, car le mythe est fondamentalement nominal, dans la mesure même où la nomination est le premier procédé du détournement. [...] C'est parce que *la mission* de la France, *le déchirement* du

peuple marocain ou *le destin* de l'Algérie sont donnés grammaticalement comme des postulats (qualité qui leur est généralement conférée par l'emploi de l'article défini) que nous ne pouvons discursivement les contester. [...] *La notoriété est la première forme de la naturalisation*⁹. »

Un relevé systématique des unités du texte de l'allocution montrerait l'importance et la fréquence de ces substantifs « notoires » au caractère « incontestable ». Petit extrait où nous soulignons les déterminants des substantifs en question :

« Je suis venu vous dire que *cette* déchirure entre *ces* deux parts de vous-mêmes est *votre* plus grande force, et *votre* plus grande faiblesse selon que vous vous efforcerez ou non d'en faire *la* synthèse¹⁰. Mais je suis aussi venu vous dire qu'il y a en vous, jeunes d'Afrique, *deux* héritages, *deux* sagesses, *deux* traditions qui se sont longtemps combattues : celle de l'Afrique et celle de l'Europe. [...] Mais je suis venu vous dire que *la* part d'Europe qui est en vous est *le* fruit d'un grand péché d'orgueil de l'Occident mais que *cette* part d'Europe en vous n'est pas indigne. Car elle est *l'appel* de *la* liberté, de *l'émancipation* et de *la* justice et de *l'égalité* entre *les* femmes et *les* hommes. Car elle est *l'appel* à *la* raison et à *la* conscience universelle. »

Notre lycéen, habitué des analyses lexico-sémantiques, pourrait également s'exercer à relever, à titre d'exemple dans le passage cité, le champ sémantique appartenant à l'Afrique, fait de violence et de lutte (*déchirure, deux parts, force, faiblesse*) et celui appartenant à l'Europe, de loin le plus riche et le plus positif (*part, fruit, appel, liberté, émancipation, justice, égalité, raison, conscience*). Discours axiomatique de l'Occident porteur de « valeurs » qui ne peuvent être qu'« universelles », puisque c'est lui qui les définit et lui qui les

« dispense », toujours de façon généreuse et désintéressée ! *Duplicité* encore de ce discours dont on ne peut dire si son auteur a la candeur de croire (ou de faire croire) qu'il avance des idées neuves ou si, benoîtement, il ne vient pas répéter un discours tenu par d'autres avant lui, convaincu « du rôle positif de la colonisation » ! Que l'on relise l'intervention de Jules Ferry, quatre mois après la chute de son gouvernement, justifiant l'aventure coloniale à la Chambre des députés, le 28 juillet 1885, et qui avait pour elle, au moins, la franchise :

« Je dis que cette politique coloniale est un système [...] ; qu'il repose sur une triple base, économique, humanitaire et politique [...]. Messieurs, il y a un second point [...] que je dois également aborder, c'est le côté humanitaire et civilisateur de la question. [...] Je vous défie [J. Ferry s'adresse ici à Camille Pelletan] de soutenir jusqu'au bout votre thèse, qui repose sur l'égalité, la liberté, l'indépendance des races inférieures. Vous ne la soutiendrez pas jusqu'au bout, car vous êtes partisan de l'expansion coloniale qui se fait par voie de trafic et de commerce. [...] Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures [...]»¹¹. »

Où et quand, le président Sarkozy a-t-il étudié l'histoire des sociétés africaines ?

D'autres aspects de cette mythologie sarkozienne, faite de préjugés, repose sur des choix lexicaux stéréotypés et vagues à souhait, lorsqu'il s'agit d'évoquer l'Afrique. La phraséologie est là encore, celle des magazines à sensation ou des dépliants d'agences occidentales de voyage. Il y a

d'abord, on l'aura compris, ce qui est censé donner à bon marché des frissons à tout voyageur s'aventurant dans ces contrées : le « *mystère* de l'Afrique ». Relever dans cette allocution : « le premier *mystère* de l'Afrique » / la « foi *mystérieuse* » (des Africains), les « *mystères* qui venaient du fond des âges » (de l'Afrique). Ce mot est chargé d'ouvrir sur l'insondable, l'indicible, l'inefficacité des moyens habituels de la pensée rationnelle européenne à comprendre. Cependant, même s'il lui arrive de se livrer à des moments d'exotisme où il se trémousse devant l'« étrange », ce candide touriste, imbu de sa supériorité, ne saurait accepter ce qu'il se plaît à ne pas percevoir ; il se doit donc de transformer l'insondable en intolérable. Cette opération passe par l'essentialisation et l'éternisation de l'autre. C'est ainsi que l'illustre orateur passe aisément du « *mystère* de l'Afrique » à l'idée de l'« *âme africaine* » laquelle fonctionne évidemment avec « *du fond des âges* » (citée) et « *l'aube des temps* ». Immobilité, immobilisme millénaire de l'Afrique explicités ainsi :

« *Le drame* de l'Afrique, c'est que l'homme africain n'est pas assez entré dans *l'histoire*. Le paysan africain, qui depuis des millénaires, vit avec les saisons, dont l'idéal de vie est d'être en harmonie avec *la nature*, ne connaît que l'éternel recommencement du temps rythmé par la répétition des mêmes gestes et des mêmes paroles. Dans cet imaginaire où tout recommence toujours, il n'y a de place ni pour *l'aventure humaine*, ni pour *l'idée de progrès*. Dans cet univers où *la nature* commande tout, l'homme échappe à l'angoisse de *l'histoire* qui tenaille l'homme moderne mais l'homme reste immobile au milieu d'un ordre immuable où tout semble être écrit d'avance. Jamais l'homme ne s'élance vers l'avenir. Jamais il ne lui vient l'idée de sortir de la répétition pour *s'inventer un destin*. »

La lecture de ce passage (comme de beaucoup d'autres de l'allocution) produit une désagréable impression d'*enlissement* ; enlissement dans l'absence de sens que donne l'avalanche de répétitions ou de quasi-synonymes¹². On s'enfonce dans les tautologies, les contre-vérités et les contradictions. Plus précisément, on ne sait plus quelle signification M. Nicolas Sarkozy donne au mot *histoire*... L'étude du passé des sociétés et des peuples africains (comme de tout autre peuple de la planète), la volonté de comprendre ce passé avec les moyens habituels des sciences sociales, tels qu'ils sont enseignés dans les institutions, partout dans le monde, c'est du « ressassement » inutile. Mais que fait-il cependant devant son auditoire : il affabule, il « raconte des histoires » sur tout un continent, histoires s'étalant sur des *millénaires*, depuis *l'aube des temps*, sans nous dire comment et avec quels outils théoriques et méthodologiques il le fait, et à qui il les emprunte. À ce propos, on ne résiste pas à l'envie d'imiter l'un des personnages d'un roman de Jerzy Kosinski¹³ qui, assistant à la réunion du Parti pour un discours du camarade Staline sur les langues, osa lever le doigt et demander : « Où et quand le camarade Staline a-t-il étudié la linguistique ? » ; où et quand le président Nicolas Sarkozy a-t-il étudié l'histoire de l'Afrique et des peuples africains ? C'est une esquisse faite d'une accumulation de pauvres mots galvaudés depuis le temps des traites négrières, édifiant, pour les besoins de leurs intérêts économiques, la théorie des races. Dans le meilleur des cas, l'Africain était du côté de la « nature » (souligné deux fois dans l'extrait ci-dessus), les négriers eux, et les colonisateurs qui leur succéderont, tous ceux qui avaient bâti des fortunes sur le commerce et *l'exploitation de l'indigène à ciel ouvert*¹⁴, étant, bien évidemment, du côté de l'« aventure humaine », du côté de ceux qui

« s'inventent un destin » ! Le mot *nature*, dans cette phraséologie usée jusqu'à la corde, fonctionne bien évidemment en opposition avec les mots *histoire*, *idée de progrès* et *destin*, en un mot, avec ce qu'il est convenu d'appeler *culture* !

Nous voilà donc bien devant ce que Barthes appelle « un langage de la valeur¹⁵ », où le mot fait « *allusion à un procès historique précis*, [où] *il est comme un signe algébrique qui représenterait toute une parenthèse de postulats antérieurs* ». Dans cette allocution, M. Nicolas Sarkozy renvoie aux discours des temps les plus odieux des traites négrières et de l'occupation coloniale du continent africain. Non content d'évoquer le passé, l'orateur dégage à d'autres moments de son discours le présent de l'Afrique, soit en la caractérisant par ce qui, à ses yeux, constitue son actualité, soit de façon brutale et péremptoire, à travers une opération de définition exprimée par l'emploi emphatique de « La réalité de l'Afrique, c'est ». Extraits :

« La colonisation n'est pas responsable de toutes les *difficultés de l'Afrique*. Elle n'est pas responsable des *guerres sanglantes* que se font les Africains entre eux [on ne demandera pas qui fabrique et vend les armes et qui a été derrière de nombreuses guerres dites « tribales »]. Elle n'est pas responsable des *génocides* [on ne demandera pas ce qui s'est passé au Rwanda¹⁶]. Elle n'est pas responsable des *dictateurs* [on renvoie au livre d'Éric Fottorino, Christophe Guillemin, Érik Orsenna¹⁷], elle n'est pas responsable du *fanatisme* [¹⁸], elle n'est pas responsable de la *corruption*, de la *prévarication*. Elle n'est pas responsable des *gaspillages* et de la *pollution*.

« [...] le problème de l'Afrique, c'est qu'elle est devenue un *mythe* que chacun reconstruit pour les besoins de sa cause [...] *La réalité de l'Afrique, c'est une démographie trop forte*

pour une croissance économique trop faible. [...] *la réalité de l'Afrique, c'est le développement qui ne va pas assez vite, c'est l'agriculture qui ne produit pas assez, c'est le manque de routes, c'est le manque d'écoles, c'est le manque d'hôpitaux. La réalité de l'Afrique, c'est celle d'un grand continent qui a tout pour réussir et qui ne réussit pas parce qu'elle n'arrive pas à se libérer de ses mythes* [...] »

Si telle est l'Afrique et que l'orateur dise vrai, quelle perte de temps pour les auditeurs, certainement venus l'entendre leur tenir sinon des propos neufs, du moins des paroles encourageantes, loin de l'insulte à peine déguisée et de l'invective ! Quel est l'intérêt de cet exposé hallucinant aux étudiants de l'université Cheikh Anta Diop de Dakar ? C'est, au plan sémantique, l'analyse du mot *mythe* (répété deux fois à sept phrases d'intervalle), qui pourrait nous éclairer. La première occurrence est au singulier et signifie que l'Afrique est une construction imaginaire/imaginée, donc loin de la réalité concrète des faits, donc fausse. L'orateur ne dit pas quel est ce mythe ni par qui il est élaboré. Qui est « chacun » et de quelle « cause » s'agit-il ? La deuxième occurrence apparaît comme un pluriel de la première : un ensemble d'idées chimériques et fausses. Elle pourrait être entendue aussi comme étant un ensemble de discours et d'idées erronées qui ont nourri une partie de l'Afrique depuis les guerres de libération et les indépendances. Cette acception est confirmée plus loin dans l'allocution, par : « L'Afrique a payé trop cher le *mirage*¹⁹ du collectivisme et du progressisme. » Remisez – nous dit M. Nicolas Sarkozy – toutes les belles utopies porteuses de sens, tous les beaux projets de construction du futur, des Fanon, des Lumumba, des Ben Barka, des Agostinho Neto (et la liste serait longue à citer

tous ceux qui ont cru et œuvré pour dessiner un avenir autre à l'Afrique) et suivez mon sillage, moi-je-Nicolas-Sarkozy-le-président-de-la-France, vers le paradis promis de la mondialisation!

N'en déplaise à M. Nicolas Sarkozy, à l'opposé de ces images figées de l'Afrique, il y a une autre histoire du continent, celle transmise notamment par les traditions orales, encore très vivantes et très vivaces dans les cultures africaines même jusqu'au début du ^{xx}e siècle, au point de susciter l'inquiétude du côté des colonisateurs. Cela, le géographe et historien de formation Georges Hardy l'avait très bien compris, qui, en 1917, entreprit la refonte des programmes scolaires en usage en AOF. En tant qu'inspecteur général de l'enseignement de cette région, et alors que beaucoup de ses collègues s'élevaient contre l'enseignement de l'histoire aux élèves africains (sur le type de programme réservé aux Africains, consulter l'ouvrage d'Elikia M'Bokolo, *Afrique noire, histoire et civilisation, XIX^e-XX^e siècles*²⁰), il avait, tout en diabolisant l'histoire traditionnelle africaine, insisté sur son importance :

« Ce serait manquer singulièrement de psychologie et d'éducation historique que de méconnaître la force et le danger de cette histoire populaire. [...]. Et nous proscriptions l'histoire de nos écoles ? Nous laisserions se développer librement cette histoire tendancieuse et trop souvent anti-française, sans la démentir, sans lui opposer des témoignages certains et la convaincre de mauvaise foi ? Le seul moyen de ruiner ces calembredaines perfides, c'est de les confronter méthodiquement avec l'histoire vraie [...]»²¹. »

Aujourd'hui, les Africains s'attellent à écrire une autre histoire, à travers les archives et les musées d'Europe²², les archives orales des peuples, et sur ce qui subsiste encore,

sous les décombres de siècles d'occupation et de destruction. À titre d'exemple, sur la période ayant précédé l'esclavage, entre le ^{xii}e et le ^{xvi}e siècle, voici comment la présentent les historiens Joseph Ki-Zerbo et Djibril Tamsir Niane :

« Jamais en Afrique, avant cette période [^{xii}e au ^{xvi}e siècle], les échanges n'avaient été si étoffés en matière de *biens culturels*. Le commerce du *livre* était florissant dans les métropoles de la boucle du Niger. Les royaumes d'Abyssinie, du Borno, du Hawsa, du Songhay et du Mali développent une *littérature* originale où brillent la *théologie* et *l'histoire*. Les pèlerinages et le négoce activent *le commerce de l'esprit*. Au moment où Vasco de Gama double Le Cap en 1498, les sociétés africaines de l'Afrique méridionale, y compris les Bantu, avaient déjà organisé des *collectivités hiérarchisées et complexes*. La thèse raciste du "no man's land" à l'arrivée des Blancs, qui pourtant se battirent pour spolier les terres puis les mines aux autochtones, est donc une imposture [...]. Tous les processus qui ont été décrits [...] démontrent [...] qu'à tous les niveaux de l'activité humaine, les sociétés africaines et malgaches avaient cheminé à partir de ressorts internes essentiellement, vers des *formes* de plus en plus *complexes de production, de consommation, d'échanges, d'invention et d'autogestion*. Sans nier les influences extérieures, il faut répudier les explications unilatérales. On ne peut pas, par exemple, expliquer tous les développements historiques au sud du Sahara uniquement par l'Islam, ou prétendre à l'immobilisme historique en Afrique australe tant que l'impact européen n'avait pas eu lieu. Même en cas d'impact extérieur, l'identité culturelle des peuples n'est jamais abolie par cette irruption, comme le montre la vitalité des cultures berbères²³. »

Ne pas confondre biographie, hagiographie et Histoire

La phraséologie sarkozienne repose sur le déni de l'histoire (aux Africains), la non-reconnaissance de l'importance que peut constituer, pour la construction du présent, la connaissance et la compréhension des faits passés. Il leur est déconseillé d'étudier les *temps* de leurs sociétés ! Mais – faut-il le rappeler ? – les catégories du temps sont inscrites dans la langue, dans toutes les langues, et celles exprimant le passé sont en plus grand nombre que celles exprimant le présent ou le futur ! Cette expression du temps est « une condition nécessaire de la vie des sociétés et de la vie des individus en société²⁴ ». Nous avons besoin de repères dans le temps chronique, représenté selon tel ou tel type de culture, dans les calendriers :

« Ce sont ces repères qui donnent la position objective des événements, et qui définissent donc aussi *notre* situation par rapport à ces événements. Ils nous disent au sens propre où nous sommes dans la vastitude de l'histoire, quelle place est la nôtre parmi la succession infinie des hommes qui ont vécu et des choses qui sont arrivées²⁵. »

Le président français refuse de reconnaître aux peuples assujettis et exploités durant des siècles le droit de revenir sur une « histoire commune » franco-africaine, sous prétexte de « non-repentance » ; mais curieusement, lui-même reste très attaché à la mémoire, que ce soit à titre individuel et familial ou à titre collectif. Dans le premier cas, on peut comprendre son désir, sans doute légitime, d'exhiber ses origines au moment de la campagne présidentielle qui l'a porté à la tête de l'État français. Des caméras de télévision ont même réussi la gageure de « montrer » la propriété familiale

qui n'existe plus, interroger une de ses parentes âgée et exhiber une carafe de cristal aux armoiries de la famille Sarkozy. Au niveau psychologique, chacun de nous a besoin d'un *roman familial*, réel ou fantasmé, peu importe ! La fonction de ce récit fondateur est de fournir à l'individu une assise, un socle mental et affectif, à partir duquel il donne sens au présent et se projette dans le futur. Début 2007 paraît une biographie – autorisée puisqu'elle comporte quatre pages de photos personnelles de M. Nicolas Sarkozy et de membres de sa famille – dans laquelle l'auteur, Catherine Nay²⁶, présente ainsi l'épopée familiale du futur président :

« Au XVI^e siècle, ses *ancêtres* [il s'agit de M. Pal Sarkozy, le père de M. Nicolas Sarkozy] s'illustrèrent dans la lutte contre les envahisseurs turcs. L'un d'eux, Michel, fut capturé et massacré. Ils défendaient leur *religion*, leur *terre*, leur *roi*. [...] Étrange, mais peu surprenant clin d'œil de l'*Histoire*, quatre siècles plus tard, un de leurs *descendants* prénommé Nicolas mènera lui aussi le combat contre les Turcs en s'opposant à leur entrée dans la Communauté européenne [...]. »

La référence à l'*Histoire* (avec majuscule) est pour le moins étrange et le raccourci saisissant : cela est censé éclairer les mobiles politiques du présent, c'est-à-dire la fidélité *religieuse*, *territoriale* et *politique* d'un descendant de cette famille hongroise, en l'occurrence M. Nicolas Sarkozy, dans son refus de voir la Turquie rejoindre la Communauté économique européenne ! On se serait attendu de sa part à quelques raisons économiques !

À titre collectif, M. Nicolas Sarkozy ne cesse de montrer son attachement aux commémorations pour tout ce qui a trait à l'histoire de l'Hexagone. À ce propos, rappelons qu'il a demandé au début de l'année scolaire 2007-2008 que l'on fasse lire la lettre de Guy Môquet, jeune communiste

français fusillé sous l'occupation nazie, par les élèves des lycées. Je n'ai pas lu, par contre, qu'il ait, à un moment ou à un autre de sa visite à Dakar, fait le geste de déposer une couronne à la mémoire des tirailleurs sénégalais ayant combattu cette même occupation nazie, en tant que *soldats français*, sur tous les champs de bataille en France et en Europe ; un geste de commémoration à l'endroit où, le 1^{er} décembre 1944, entre 3 heures et 5 heures du matin, des chars français ont rasé le camp de Thiaroye, faisant un nombre de morts et de blessés dont aucune commission d'enquête (il n'y en aura pas) ne donnera le chiffre. M. Nicolas Sarkozy a demandé à son auditoire d'écouter « la grande voix du président Senghor » ; il aurait pu demander de faire lire par des lycéens l'un de ses poèmes, où ne transparaît aucune haine, consacré justement à cette tragédie : *Thiaroye*²⁷ :

*Prisonniers noirs je dis bien prisonniers français, est-ce donc
vrai que la France n'est plus la France ? [...]*

*Non, vous n'êtes pas morts gratuits ô Morts ! Ce sang n'est pas
de l'eau tiède.*

Il arrose épais notre espoir, qui fleurira au crépuscule.

Il est notre soif notre faim d'honneur, ces grandes reines absolues

*Non, vous n'êtes pas morts gratuits. Vous êtes les témoins de
l'Afrique immortelle*

Vous êtes les témoins du monde nouveau qui sera demain.

*Dormez ô Morts ! et que ma voix vous berce, ma voix de cour-
roux que berce l'espoir.*

Paris, décembre 1944.

L'instrumentalisation de l'oubli du passé, pour certaines régions du globe et pour certains peuples seulement, que ne cessent de professer en France, M. Nicolas Sarkozy et les thuriféraires de sa politique, est à mettre au compte de la tentative/tentation de mise au pas réglée de peuples entiers et de consciences, au nom de l'action et de la construction du présent ! « Ne jugez pas, nous sommes seuls juges ! C'est à nous qu'il revient de dresser des inventaires, si inventaire il y a ! » : c'est ainsi qu'il faut comprendre tout le passage de l'allocution sarkozienne où il confond repentance – ce que personne n'avait songé à lui demander – et travail sur le passé du continent et sur son histoire. Extrait :

« Mais nul ne peut demander aux générations d'aujourd'hui d'expier ce crime [l'esclavage] perpétré par les générations passées. Nul ne peut demander aux fils de se repentir des fautes de leurs pères. Jeunes d'Afrique, je ne suis pas venu vous parler de repentance. [...] Je suis venu vous proposer, jeunes d'Afrique, non de ressasser ensemble le passé mais d'en tirer ensemble les leçons afin de regarder ensemble l'avenir. »

On peut légitimement se demander comment « tirer les leçons » (du passé), sans le réexaminer, même « ensemble », si l'on refuse de laisser affleurer ce qui, dans ce passé, et chez tous les protagonistes, ne passe pas. Mais comment comprendre qu'en France, la prescription sur la guerre d'Algérie permette à un général Aussaresses (et à beaucoup d'autres) de commettre et de publier un ouvrage sur ses hauts faits d'armes comme tortionnaire et assassin ? Comment comprendre, pour un jeune Africain, Antillais, Canaque ou Vietnamien que le Parlement français vote, par une majorité de députés du parti de (ou acquise à) M. Nicolas Sarkozy, la loi du 23 février 2005 dont l'article 4 stipule que « les

programmes scolaires reconnaissent en particulier le rôle positif de la présence outre-mer, notamment en Afrique du Nord [...] » ? Il faudra le combat d'honneur d'historiens et d'intellectuels français pour que cet article soit retiré. Ce passé colonial, M. Nicolas Sarkozy, qui ne craint pas de se contredire, le ressert à son public sous forme d'épopée en employant un temps du passé (le passé composé) :

« Il a pris [le colonisateur] mais je veux dire avec respect qu'il a aussi donné. Il a construit des ponts, des routes, des hôpitaux, des dispensaires, des écoles. Il a rendu fécondes des terres vierges, il a donné sa peine, son travail, son savoir. »

À M. Nicolas Sarkozy qui n'a pas « lu tous les livres » – on ne saurait lui en faire le reproche –, on peut livrer ce témoignage :

« On vous fait pour 10 000 francs une résidence qui en vaut 100 000, des dizaines de kilomètres de routes pour quelques centaines de francs, des essais de cultures sur des centaines d'hectares qui ne coûtent pas un sou. Celui qui paye est muet : c'est l'indigène²⁸. »

Ou encore, cet extrait de *Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire, à la rhétorique limpide et tranchante comme un diamant :

« On me parle de progrès, de "réalisations", de maladies guéries, de niveau de vie élevé au-dessus d'eux-mêmes.

« Moi, je parle de sociétés vidées d'elles-mêmes, des cultures piétinées, d'institutions minées, de terres confisquées, de religions assassinées, de magnificences artistiques anéanties, d'extraordinaires possibilités supprimées. On me lance à la tête des faits, des statistiques, des kilométrages de routes, de canaux, de chemins de fer. Moi, je parle de millions d'hommes sacrifiés au Congo-Océan [²⁹]. Je parle de

ceux qui, à l'heure où j'écris, sont en train de creuser à la main le port d'Abidjan. Je parle de millions d'hommes arrachés à leurs dieux, à leur terre, à leurs habitudes, à leur vie, à la vie, à la danse, à la sagesse. Je parle de millions d'hommes à qui on a inculqué savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme³⁰. »

L'univers du discours clos³¹

Que faut-il retenir de ce refus (partiel/partial) du travail sur l'Histoire et pourquoi un homme politique sans légitimité scientifique aucune et dont la fonction est d'abord de gouverner dans son pays, s'autorise-t-il de cette parole (pour reprendre une expression de Pierre Bourdieu) et occupe-t-il un terrain qui n'est pas le sien ? Dans un ouvrage mondialement célèbre et toujours précieux en ce qui concerne la question qui nous occupe, Herbert Marcuse analysant la communication, l'usage du langage et les types de rapport mis en place dans les sociétés industrielles (capitalistes de type libéral, nazi ou fasciste et socialo-communistes) a montré qu'à des titres divers ces systèmes tentaient d'attaquer une dimension de la pensée, la *dimension historique*, en essayant de la remplacer par ce qu'il appelle la *rationalité opérationnelle*. Univers orwellien où un mot peut dire une chose et son contraire³², et où « [...] la société procède à la forclusion de son propre passé – et d'une certaine manière même de son avenir, dans la mesure où cet avenir fait appel à un changement qualitatif, à la négation du présent. Un univers où les catégories de la liberté sont identiques à leur contraire et leur sont permutablement [...]. Les vieilles notions

historiques sont abrogées et remplacées par de nouvelles acceptions modernes et opérationnelles. Or, l'action de ces nouvelles acceptions est de [...] transformer le faux en vrai. La langue fonctionnelle est une langue foncièrement anti-historique [...]. La mémoire du passé risque de faire naître des reconnaissances dangereuses et la société établie semble prendre peur des contenus subversifs de la mémoire. [...] Reconnaître l'aspect présent du passé et de la relation que nous entretenons avec ce passé, c'est opposer un contre-poids à la fonctionnalisation de la pensée dans et à travers la réalité existante ; c'est s'opposer au cloisonnement de l'univers linguistique et comportemental ; c'est contribuer au déploiement de concepts capables de "désolidifier" l'univers clos et de le dépasser en l'interprétant comme univers historique³³. »

Il y aurait encore beaucoup de remarques à faire, notamment sur les références miteuses³⁴ de cette allocution : M. Nicolas Sarkozy se réfère sans doute à l'analyse d'Albert Memmi, dans *Portrait du colonisé* précédé de *Portrait du colonisateur*³⁵, lorsqu'il brosse les ravages de la colonisation qui « fut une grande faute qui détruisit chez le colonisé l'estime de soi [...] ». Il n'y a pas une seule référence cependant, à ce que Memmi dit des traces, sur les colonisateurs, de leurs pratiques d'exploitation et de déshumanisation des peuples assujettis !

Tout compte fait, en dehors de son *hypocrisie*, s'il fallait retenir quoi que ce soit de cette allocution, c'est sa *faiblesse conceptuelle* et son *aspect comique*, tous effets étroitement liés par ailleurs. Elle use abondamment de deux procédés rhétoriques : la *prétérition* qui consiste à « feindre de ne pas vouloir dire ce que néanmoins on dit très clairement, et souvent même avec force³⁶ ». Dès le début de son allocution,

M. Nicolas Sarkozy avertit son public sur ce qu'il n'est pas venu faire : « Je ne suis pas venu [...] pleurer. Je ne suis pas venu [...] m'apitoyer [...]. » L'autre procédé, certainement non recherché par l'orateur, c'est la *déception*, c'est-à-dire le « procédé surréel consistant à annoncer magnifiquement et à terminer sur presque rien. Le texte tourne court et finit "en queue de poisson"³⁷ ». L'auteur évoque à l'appui de sa définition les procédés du théâtre de l'absurde et cite un passage³⁸ de *La Cantatrice chauve* d'Eugène Ionesco. Mais, prenons garde, si ces gesticulations rappellent celles de quelques tréteaux de foire, il n'est pas question de plaisanter devant les manipulations et le trafic de l'Histoire des peuples. M. Nicolas Sarkozy, président de la France, joue, lui, sur une autre scène, celle des grandes puissances économiques et militaires du monde d'aujourd'hui !

Notes

1. Condorcet, *Réflexions sur l'esclavage des nègres*, Paris, Fayard, [1781], 2001, p. 19-20.
2. Téléchargeable sur le site : <http://www.elysee.fr/elysee/root/bank/print/79184.htm> On se fonde ici sur le texte consulté le 20 août 2007.
3. C'est moi qui souligne.
4. Un peu plus tard, l'orateur explicitera mieux sa pensée : « [...] mais il y avait aussi des hommes de bonne volonté, des hommes qui *croyaient* faire le bien. Ils se trompaient, mais certains étaient sincères. Ils *croyaient* donner la liberté, ils créaient l'aliénation. Ils *croyaient* briser les chaînes de l'obscurantisme, de la superstition, de la servitude. Ils forgeaient *des chaînes bien plus lourdes*, ils imposaient une

servitude plus pesante [...]. Ils *croyaient* donner l'amour sans voir qu'ils semaient la révolte et la haine. » Noter l'effet embaumeur de ces imparfaits censés plonger l'auditeur dans un passé mélancolique et presque passéiste dont les protagonistes – dans la logique de cet apitoiement sur le statut du colon – ne méritaient pas « la révolte et la haine » qu'ils avaient « semées » malgré eux. Par ailleurs, il faut souligner encore la mise en parallèle des qualités attribuées aux deux parties en présence. L'emploi du comparatif indique bien (dans les passages que j'ai soulignés), si on pouvait l'ignorer encore, de quel côté de l'histoire des peuples africains se tient M. Nicolas Sarkozy !

5. « Blanchir » au sens qu'à ce verbe en cuisine, c'est-à-dire précuire un aliment pour le rendre plus digeste.

6. Connue sous le nom allemand Institut für Sozialforschung (Francfort, 1921) et dont les représentants les plus connus sont, entre autres : M. Horkheimer, Th. W. Adorno, W. Benjamin, H. Marcuse, J. Habermas...

7. Roland Barthes, *Œuvres complètes*, I, *Livres, textes, entretiens*, 1942-1961, Paris, Seuil, 2002, p. 825-868.

8. Le mot *mythe*, dans l'emploi qui en est fait par Barthes, ne doit pas être confondu avec celui en usage chez les anthropologues qui le définissent comme un récit symbolique de nature sacrée. Pour Mircea Eliade, « le mythe raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des "commencements" » (Mircea Eliade, *Les Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, Folio essais, [1962], 1988, p. 16).

9. Roland Barthes, *op. cit.*, p. 781. C'est moi qui souligne.

10. La lecture de cette tirade peut donner à penser que son auteur fréquente les cartomanciennes ou les horoscopes de magazines de salles d'attente aux conseils parfaitement inapplicables parce que contradictoires ou stratégiquement vagues. Forme et contenu, la phraséologie de cette « littérature » imprègne maints passages du texte. Si elle prête à rire, elle ne veut strictement rien dire ! Ou plutôt, elle n'est là que pour brouiller les... cartes.

11. Cité par Guy Pervillé, *De l'Empire français à la décolonisation*, Paris, Hachette, 1991, p. 47-48.

12. C'est moi qui souligne d'un trait les mots répétés et en italique les mots fondant l'opposition *nature / culture*.

13. Jerzy Kosinski, *La Présence*, Paris, Flammarion, 1971 ; adapté au cinéma sous le titre *Bienvenue, Mr Chance*.

14. Expression de Jules Ferry alors député (et qu'on ne pouvait accuser d'être anticolonisation), dans un rapport, après sa visite en Algérie à la tête d'une délégation parlementaire, à propos des communes mixtes. Cité par Charles-Robert Ageron, *Histoire de l'Algérie contemporaine*, II, 1871-1954, Paris, PUF, 1979, p. 29.

15. « Écritures politiques », in Roland Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, [1953], 1972, p. 18-24.

16. Lire Boubacar Boris Diop, *Murambi, le livre des ossements*, Paris, Stock, 2000 ; et Boubacar Boris Diop, Odile Tobner, François-Xavier Verschave, *Négrophobie*, Paris, Les Arènes, 2005.

17. « Pas dupes IV. Les fausses factures aussi ont besoin d'Afrique », in Éric Fottorino, Christophe Guillemin, Érik Orsenna, *Besoin d'Afrique*, Paris, Fayard, 1992, p. 149-152 : « Il est [...] très peu de partis politiques [français] qui n'aient pas, à un moment ou à un autre, bénéficié d'une largesse de chef d'État noir "ami". Les formes de ces "participations" sont diverses : dons purs et simples, surtarifications de contrats avec rétrocessions, détournement pur et simple de l'aide au développement... Il n'est pas de campagne nationale française que l'Afrique n'ait pas soutenue financièrement... [...]. Ainsi, comme par hasard, jamais aucune famille politique n'a dénoncé cette aberration : la démocratie française soutenue à bout de bras par des régimes autocratiques de pays pauvres [...]. Argent sale ou honteux, financement de notre démocratie ou de notre industrie, tout se passe comme si la France considère ou considèrerait [...] l'Afrique comme une annexe discrète, des coulisses bien pratiques pour blanchir les fonds douteux et régler entre "élites" quelques profitables trafics » (p.150). Exemple de ce type de procédés : le scandale, en 1986, du Carrefour du développement ; consulter l'article qui lui est consacré dans : Mongo Beti, Odile Tobner, *Dictionnaire de la négritude*, Paris, L'Harmattan, 1989, p.58-59.

18. À propos de fanatisme, lire Philippe Sollers, « Le voile et la forêt », *Le Monde*, 28 juin 2003, p. 19 : « Nous ne vivons pas le choc des civilisations ou des cultures, mais le choc des incultures revendiquées. Il ne faut donc pas s'étonner que la composante religieuse, plus ou moins dévoyée et détournée, revienne sur le devant de la scène. » (C'est moi qui souligne.)

19. « *Mirage* : 2. *Fig.* Apparence séduisante et trompeuse ; chimère » ; « *mythe* : 2. Construction de l'esprit qui ne repose pas sur un fond de réalité. » Le Petit Larousse, 2000.

20. Elikia M'Bokolo et alii, *Afrique noire, histoire et civilisation, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Hatier/Aupelf, 1992

21. Cité par Hans-Jürgen Lüsebrink, « Acculturation coloniale et pédagogie interculturelle. L'œuvre de Georges Hardy », in Papa Samba Diop, *Sénégal-Forum. Littérature et histoire. Werner Glinga in memoriam (1945-1990)*, Francfort : IKO-Verlag für Interkulturelle Kommunikation, 1995 (Studien zu den frankophonen Literaturen ausserhalb Europas, Band 16), p. 113-122.

22. Les chercheurs africains sont souvent obligés d'aller en Europe pour travailler sur des objets et/ou des documents africains, qui appartiennent à l'Afrique.

23. Joseph Ki-Zerbo, Djibril Tamsir Niane (dir.), *Histoire générale de l'Afrique*, IV, *L'Afrique du XI^e au XVI^e siècle*, Paris, Présence africaine/Edicef/Unesco, 1991, p. 399-400. C'est moi qui souligne.

24. Émile Benveniste, « Le langage et l'expérience humaine », in Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1974, p. 71.

25. *Ibid.*, p. 72. C'est l'auteur qui souligne.

26. Catherine Nay, *Un pouvoir nommé désir*, Paris, Grasset poche, 2007, p. 20. C'est moi qui souligne.

27. Léopold Sédar Senghor, *Œuvre poétique*, Paris, Seuil, 1990, p. 90-91 (le poème date de 1944). Ousmane Sembène a porté au cinéma cette tragédie très coloniale dans *Camp de Thiaroye* (1988) et Boubacar Boris Diop a écrit une pièce de théâtre, *Thiaroye terre rouge*. Consulter : Elikia M'Bokolo, « Les voies de l'émancipation »,

in Elikia M'Bokolo et alii, *op. cit.*, p. 406-495 ; notamment p. 444 consacrée à Thiaroye.

28. Henri Cosnier, *L'Ouest africain français*, Paris, Larose, 1921, cité par Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire, *L'Afrique. Un continent des nations*, Paris, Les Essentiels Milan, 1996, p. 30.

29. *Congo-Océan* est le nom donné à la ligne de chemin de fer Brazzaville-Pointe-Noire, construite entre 1921 et 1934, surnommée en Afrique la *mangeuse d'hommes* ; elle aurait « coûté » selon certaines estimations, 36 hommes par kilomètre de voie ferrée et fait entre 20 000 et 30 000 morts. Consulter Elikia M'Bokolo et alii, *op. cit.*, p. 378. Lire André Gide, *Le Voyage au Congo* suivi de *Le Retour du Tchad. Carnets de route*, Paris, Gallimard, [1927 et 1928], 1997.

30. Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Paris/Dakar, Présence africaine, 1948, 1994, p. 19-20.

31. Expression empruntée à Herbert Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, Paris, Minuit, 1968. Édition allemande originale : Marcuse, Herbert, *Der Eindimensionale Mensch. Studien zur Ideologie der fortgeschrittenen Industriegesellschaft*. Munich, Deutscher Taschenbuch Verlag, [1964], 2005.

32. Je renvoie encore à l'analyse de Barthes, dans « Écritures politiques » citées plus haut, du mot *guerre* pendant les « événements » en Algérie, comme on disait alors, dans le discours d'hommes politiques français. Sans remonter aussi loin, on pourrait appliquer la même analyse au discours d'hommes politiques européens et américains, durant les deux guerres du Golfe.

33. Herbert Marcuse, *op. cit.* Les citations qui figurent ici sont librement traduites de la version allemande (2005, p. 116-120).

34. Je veux dire, comme très judicieusement attaquée par des mites.

35. Memmi, Albert, *Portrait du colonisé* précédé de *Portrait du colonisateur*, avec une préface de Jean-Paul Sartre, Paris, Gallimard, [1957], 1985.

36. Dupriez, Bernard, *Gradus. Les procédés littéraires*, Paris, UGE 10/18, 1984, p. 359.

37. *Ibid.*, p. 40.

38. « Mme Martin : ... Une chose extraordinaire. Une chose incroyable... J'ai vu, dans la rue, à côté d'un café, un monsieur convenablement vêtu, âgé d'une cinquantaine d'années, même pas, qui... Eh bien, vous allez dire que j'invente... il nouait les lacets de sa chaussure qui s'étaient défaits » (scène 7).

MÉCONNAISSANCE OU PROVOCATION DÉLIBÉRÉE ?

Demba Moussa Dembélé

Le colonialisme et l'impérialisme ne sont pas quittes avec nous quand ils ont retiré de nos territoires leurs drapeaux et leurs forces de police. Pendant des siècles, les capitalistes se sont comportés dans le monde sous-développé comme de véritables criminels de guerre. Les déportations, les massacres, le travail forcé, l'esclavagisme ont été les principaux moyens utilisés par le capitalisme pour augmenter ses réserves d'or et de diamant, ses richesses et pour établir sa puissance.

Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*